

Bernard Gardin – né en 1928 – Houlgate

Souvenirs recueillis le 26/2/2015 (C. Le Callonec)

La guerre, je l'ai vécue ici entièrement à Houlgate depuis l'arrivée des allemands en 40 jusqu'à la libération en 44. En 1942 déjà je me suis fait embrigader : un architecte a contacté mon père à Houlgate parce qu'il avait besoin de quelqu'un pour apprendre à relever les plans de villas, les allemands faisaient raser certaines villas et faisaient payer par le gouvernement de Vichy et il fallait évaluer leur prix. Pendant les vacances scolaires en 42, j'ai travaillé pour lui. Je n'ai pas compris tout de suite ses intentions, mais en 43, il m'a emmené à Merville-Franceville pour relever les villas qui allaient être rasées parce qu'elles gênaient l'artillerie allemande et là, j'ai compris qu'il s'intéressait aussi aux batteries, Il était lieutenant en 1914 dans l'artillerie, il avait de bonnes connaissances et il s'intéressait aussi à Houlgate car il y avait des prévisions de construire des observatoires d'artillerie

Déjà en 1942, il y avait un monsieur qui venait de Dozulé, Henri Samson, il se disait géomètre. En 1943, mon patron, Gaston Dollat, me demandait de regarder si les canons installés étaient du 47 ou du 75 et j'allais rapidement lui donner les informations. Malheureusement Henri Samson a été arrêté à Dozulé en 1944, il a été déporté en Allemagne et il est mort le 29 Avril 1945 à Mathausen Birkenau. Quand il a été arrêté, mon patron m'a dit qu'on ne craignait rien car il ne nous avait pas dénoncés. Il venait voir mon patron, rue des bains à Houlgate, à bicyclette et je vois encore où il mettait toujours sa bicyclette et son cartable. Il avait un système merveilleusement au point : il transmettait les informations qu'on lui donnait en Angleterre, je pense avec des pigeons voyageurs, et pour cela il avait établi un style de reconnaissance : si c'était un petit canon on parlait de poirier, pour un gros canon, c'était un pommier. Ca m'est resté, c'était très ingénieux ...

Le 23 avril 1944, le chef de la Kommandantur d'Houlgate qui s'appelait Wenk est venu chez nous. Je devais être en train de bricoler. Il m'a dit « *bon anniversaire* » et m'a donné une convocation pour aller travailler. C'était mon 16^{ème} anniversaire ; je devais aller travailler sur les batteries de Tournebride et à la mer. Les gens font souvent une confusion : le service obligatoire était à 18 ans mais à cet âge-là il y avait peu de gens qui se faisaient avoir, ils envoyaient leurs enfants à la campagne pour se cacher. Ils nous prenaient à 16 ans car ils avaient besoin de main d'œuvre. On intervenait au casino où il y avait un bunker, c'était toujours le dimanche et aussi au chantier Marchand. Le maire d'Houlgate était aux ordres de Vichy, il appliquait les ordres des allemands à la lettre mais il ne pouvait peut-être pas faire autrement. Tous les matins, le Feldwebel était à la mairie.

Il y avait un blockhaus au casino où nous allions travailler et je me rappelle de deux grands projecteurs situés sur la terrasse d'une villa en front de mer, la 3^{ème} à gauche à partir du site actuel du camping du bord de mer. La batterie était un site important. Elle comporterait 3 galeries de 300 mètres de long à une certaine profondeur. Il y avait une entrée dans les hauteurs d'Auberville à flanc de coteau avec des rails pour y amener des matériaux à l'intérieur et vers le mois de mai, cette entrée était fermée, il y avait plus loin une descente en pente douce qui allait assez loin. C'était éclairé, il y avait une centrale électrique de secours, d'après ce qu'on a pu entendre des conversations des allemands plus ou moins bavards, des bouteilles d'eau minérale, des bouteilles de vin et des salles de conférence pour tout leur état-major. Ils pouvaient rester pratiquement six mois autonomes avec leur système d'aération. Et moi, je suis descendu dans un ascenseur à l'intérieur.

En avril 44, il y avait eu un bombardement à Merville. Un copain du lycée professionnel de Dives, Michel Monniette qui habitait Franceville était venu nous dire « *on a été bombardés à Merville* ». On a pris la bicyclette et on a foncé à Merville avec d'autres copains Nogent et Poletti. On nous a dit qu'il y avait eu 6 morts, des civils, mais qu'aucun objectif militaire n'avait été atteint. C'était avant le 26 avril.

Le premier bombardement de la batterie d'Houlgate a eu lieu le 26 Avril 44. Je n'y étais pas allé ce jour-là, j'étais allé travailler à la mer. Le 26 avril, vers 18 heures, j'étais dans la rue près de l'hôtel du Calvados où mon père et un voisin étaient allés boire un verre, j'ai entendu les moteurs et vu

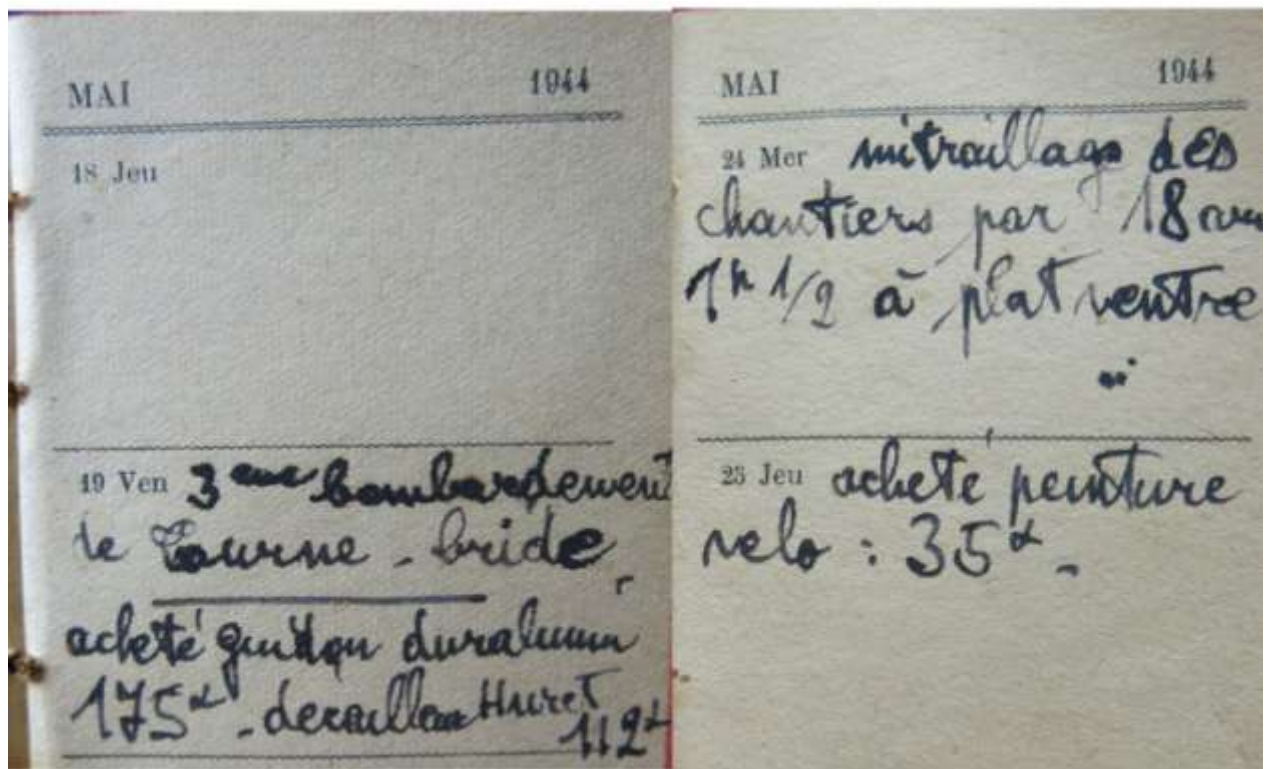
les avions juste au-dessus de nous à la verticale. Quand j'ai vu les bombes décrocher, j'ai dit « *c'est des bombes, c'est pour nous* », mon père a dit « *non, ce sont des tracts* » mais c'étaient bien des bombes. Vers 18h 30, le père de Maurice Venderiel s'est inquiété de son fils qui n'était pas rentré de Tournebride et il est allé à la Kommandantur qui était dans la villa Orexis derrière l'église. Maurice, c'était un de mes camarades, il avait été enfoui dans ce bombardement, on l'a retrouvé 2 jours après, vivant, et les allemands sont allés le chercher. C'est un allemand qui avait perdu son petit chien qui l'a retrouvé, il était revenu sur les lieux pour chercher son chien; il s'est arrêté près d'un trou, il a entendu des gémissements humains. Il y avait des coffrages avec un plan incliné en direction de l'ouest et c'est dans un de ces systèmes que mon copain travaillait à plusieurs mètres de profondeur. Il y avait juste un tout petit trou, ils lui ont fait descendre une bouteille de lait. Ils lui ont dit de se déshabiller s'il pouvait et l'ont fait sortir en le tirant par des cordes attachées à ses poignets. Mais auparavant, ils avaient fait un quadrillage pour que tout ne s'éboule pas sur lui. Pendant une semaine, un médecin allemand l'a ensuite réalimenté très progressivement. Il lui disait ce qu'il devait manger à chaque repas. Maurice est encore en vie et quand il revient, il cherche encore l'endroit où ça s'est passé mais il y a eu tellement d'éboulements et les bulldozers sont passés par là !

Le bombardement du 26 avril avait touché définitivement les deux premiers canons qui étaient sous la casemate à la batterie de Tournebride. C'étaient des canons puissants, des canons de 155 français de Schneider. Ensuite il y a encore eu 3 ou 4 bombardements. J'ai toujours en mémoire que le 6^{ème} bombardement c'était le 6 juin, c'était facile à se rappeler ! J'ai noté les dates des bombardements dans un petit carnet que j'ai toujours gardé mais qui est en très mauvais état. J'ai passé mon certificat d'études le 8 mai 44, j'étais à l'école de Dives et le travail de requis était le dimanche.

La batterie de Tournebride a aussi été bombardée le 19 mai 44. C'était le 3^{ème} bombardement. Les bombes sont tombées dans le grand virage de la corniche. Tout le virage était défoncé, il y avait des cratères de 7 à 8 mètres de diamètre. Les canons qui avaient été retournés ne pouvaient plus être descendus par cette route pour être emmenés à l'usine de Dives.

Les fausses batteries que les allemands nous avaient fait construire ont été bombardées le 24 mai 44 par 18 chasseurs bombardiers Moskito de la RAF. Les allemands nous avaient fait creuser des tranchées, ils nous avaient montré le tracé. Il fallait creuser 50cm de profondeur pas plus et laisser la terre de chaque côté. A un endroit, sur un emplacement circulaire il y avait un fût de canon : un tronc de bois qui était dirigé vers la mer, c'était un leurre ... Ce jour-là, ils ont mitraillé pendant plus d'une heure. On a été se cacher dans un petit bois, on se demandait ce qui allait nous arriver, si on allait être touchés. La terre nous secouait ! Quand ça a été fini, on s'est relevés, il était 12h30. Un allemand nous a dit que c'était fini, qu'on pouvait rentrer à la maison.

Quand un bombardement avait fait des gros dégâts, il fallait aller récupérer les obus qui étaient stockés dans les blockhaus. Près de chaque canon, il y avait une salle bien protégée, il y avait du béton armé partout avec une belle boîte en bois et dans chaque boîte il y avait un obus de 155, il y en avait des courts et il y en avait des longs. Chaque obus pesait 48 kg pièce. Les allemands mettaient deux requis les plus costauds, ce jour-là, Maurice Gaulard devait descendre les obus pour nous les mettre sur l'épaule et Roger Godey était à la réception. Un des canons n'a été détruit que le 20 août 1944 et on devait emmener les obus jusque là. Comme trajet, on avait environ 300 mètres dans les cratères, on descendait dans les cratères et on remontait de l'autre côté, et ainsi de suite jusqu'au collègue qui rangeait les obus pour l'autre canon. C'était un matin, vers la fin du mois de mai, je m'en rappellerai toujours, j'avais tellement mal aux épaules aux sortir d'un cratère que j'ai posé l'obus par terre. Il y avait un allemand assis là, c'était certainement un artilleur soldat qui revenait de Russie, il était assis, il a bondi sur moi et m'a mis le pistolet sur la tempe et il m'a dit « *il faut y aller* ». Derrière moi par chance il y avait un monsieur d'Houlgate plus âgé que moi et que je connaissais bien et il parlait allemand. Il a posé son obus et il a dit à l'allemand de me laisser tranquille puis il m'a aidé à remettre l'obus sur l'épaule, il a repris le sien et on est allés au bout. Sur le coup, j'ai eu l'intimidation du pistolet sur la tempe, je n'ai jamais bien aimé cela ! Quand on est jeune, on ne philosophe pas beaucoup. Plus tard je me suis dit « *j'ai transporté des obus qui ont tué des anglais et des américains, ça n'est pas possible* ».



Les avions américains essayaient de descendre ce canon toujours de nuit, jamais de jour. Ce canon, il était bien camouflé avec des filets, il y a eu de tirs de l'artillerie de marine dessus et il n'a jamais été atteint. Les allemands l'ont détruit le 20 août 1944.

Le 1er juin 44 au matin, j'ai assisté de là-haut au bombardement à Ouistreham. Les bombardiers sont arrivés d'Angleterre comme s'ils venaient sur Tournebride et ensuite ils ont viré vers la droite. Il était 11 heures du matin. C'étaient des canadiens, il y a eu des victimes à Ouistreham. Nous, on nous a fait descendre dans les ascenseurs de la batterie pour attendre la fin de l'alerte. C'était une batterie bien équipée, il y avait un système de détection d'alarme par le son ; c'était « alarme aux avions », c'était obligatoire, on devait descendre. A la fin de l'alerte, les allemands nous ont fait remonter et nous ont montré que ça brûlait, on voyait la fumée et les avions qui tournaient encore autour de Ouistreham.

Trois ou quatre jours avant, vers le 26 mai 44, il y avait un soldat allemand, en poste à Houlgate, qui nous amenait jusqu'à l'église de Dives. Il y avait un travail à exécuter entre l'église de Dives et la Maison Blanche à Heuland. Il fallait creuser des abris individuels tous les 50 mètres. On était une équipe de 10, toujours la même équipe de 10 avec, je me rappelle, Maurice Goulard, Roger Lavallée, Pierre Adjacent, Georges Mancel et Roger Godey. On devait creuser un abri individuel chacun, on avait un jour pour le faire. On partait tôt le matin vers 7 heures et on revenait le soir. Ces trous devaient servir d'abri individuel pour les convois qui allaient vers le front, il fallait que les conducteurs se mettent à l'abri. Cela représentait environ 10 km. Une partie de ces trous a été terminée avant le 6 juin.

Un des premiers jours, quand on a commencé à creuser les premiers trous, l'allemand qui était avec nous ce jour-là a crié parce qu'on n'allait pas assez vite. On lui a dit qu'on avait faim et qu'on n'avait pas de force. Il est allé à Houlgate dans un blockhaus et il a ramené un sac plein de boules de pain. Il nous en a donné, les boules avaient une grosse couche de moisi sur la croûte. On lui a dit qu'on n'en voulait pas, il a enlevé la couche de moisi et on a mangé le pain ...

Un soir, à la fin du mois de mai, en rentrant, nous étions à pied bien sûr, le soldat qui était avec nous ce jour-là nous a dit de nous arrêter en haut de la colline, là où il y a une antenne, et il nous a dit de nous reposer. On avait une belle vue au loin. Il nous a dit de nous asseoir et nous a dit « *Vous voyez devant vous là, en montrant la mer, dans quelques jours ce sera plein de bateaux* » Je lui ai demandé comment il le savait et il a répondu « *moi je sais, vous verrez bien* ». C'était un polonais et il parlait très bien français.

Ce soir-là je suis rentré tout excité à la maison. Cet événement, tout le monde en parlait, la presse, tout, mais que cet allemand nous en parle !!! J'en ai parlé à mon père. Il m'a dit de me taire et j'ai dit oui. Mais le lendemain soir, au retour, c'était le même allemand, arrivés au même endroit que la veille je lui ai dit « *on s'arrête !* » il a dit oui et on lui a demandé s'il était allemand, il a répondu qu'il était polonais, envoyé par les services secrets anglais, qu'il avait tous les vêtements civils, un complet veston marron, un imperméable mastic mais il lui manquait les chaussures de ville, il n'avait que ses bottes. Mais nous on n'en avait pas de chaussures, on était tous avec des croquenots attachés avec des ficelles. Je lui ai dit « *quand les bateaux sont là tu fais quoi ?* » Il a dit « *moi je vais franchir les lignes et aller voir les soldats alliés et vous verrez.* »

En juin, le débarquement a eu lieu on ne l'a pas revu mais vers le 26 ou 27 août après la libération d'Houlogate, une chenillette de l'armée anglaise s'est arrêtée et, dessus, il y avait ce polonais, il est descendu et est venu nous voir. Il a dit « *Tu vois, ce que j'ai dit c'était vrai ! Maintenant, c'est à moi de continuer à faire la guerre mais je ne suis pas sûr d'y arriver, ils vont finir par m'avoir* ». On n'a jamais eu de renseignements sur lui par la suite.

Une fois en juin, on était occupés dès 4 heures 1/2, 5 heures du matin à creuser des tranchées et les soldats nous ont fait signe d'arrêter et de ne pas faire de bruit et de rester dans le fond des tranchées. On a jeté un œil et on a vu des officiers supérieurs, Rommel est venu le 4 juin au matin, il s'est mis debout et il a fait un speech. Nous on était avec Lavallée qui parlait allemand alors après on lui a demandé ce qui avait été dit : « *ce n'était pas assez vert, il fallait arroser tous les gazons sur les blockhaus et mettre des branchages autour des canons et il fallait rajouter des fleurs partout, pour faire croire qu'il s'agissait de villas* ».

Le 5 juin vers 10 heures le soir, on était couchés, mon frère et moi et on a reçu une balle dans la fenêtre. On l'a su après, c'étaient des ces canadiens qui avaient été parachutés sur la butte de Dramard et ils allaient vers Gonnevillle sur mer. Ils ont dû tirer une balle traçante. Le 6 juin, je ne devais pas aller creuser des abris individuels mais je devais aller travailler à Tournebride. Comme il y avait eu des bombardements importants le soir, le lendemain matin, quand je me suis levé, mon père m'a dit de ne pas y aller, qu'il y avait eu le débarquement. Je lui ai demandé « *comment tu sais cela ?* » et il m'a dit « *Je le sais, j'ai fait la guerre, il y a eu des armes lourdes et des bombardements toute la nuit. Tu restes et tu attends qu'on vienne te chercher* ». Je voulais sortir quand même mais mon père m'a dit : « *Si tu vas à la mer, tu vas sauter sur les mines, ils vont avoir miné partout, même dans les passages que tu connais, tu risques ta vie, tu n'y vas pas* ». Je suis descendu dans la cuisine, j'ai déjeuné un peu et suis sorti quand même. Je connaissais les trottoirs comme ma poche, le dimanche les allemands nous envoyaient mettre des barbelés alors je connaissais Quand je suis arrivé sur la digue, j'ai encore dans la tête cette vision, tous ces bateaux devant moi, des ballons dirigeables qui étaient accrochés là-haut et le bruit des vagues. Tout était calme, ils n'étaient pas encore prêts à tirer, il était 4h15 (heure allemande) et rien n'avait commencé.

Mon père m'a dit un jour « il faut que tu saches une chose, Henri Larigauderie est le chef de la Résistance » et il m'a demandé si je pourrais le cas échéant lui donner un coup de main. J'ai répondu oui. Son fils Robert Larigauderie est allé au-devant des belges le 21 août. Il avait des herbages sur la colline et il avait l'habitude d'aller sur les hauteurs tous les jours pour voir les bateaux et les dirigeables. Il aurait été vu par les allemands qui ayant repéré le chemin qu'il pratiquait aurait miné sur son passage. Un jour il a sauté sur une mine et a été emmené à Deauville à l'hôpital avec une atteinte assez sérieuse à la jambe. Il a refusé l'amputation et est mort de la gangrène.

Pendant 3 jours, personne n'est venu me chercher pour travailler. Après, de la mairie, on est venu me chercher. Je faisais partie de la défense passive de la commune et je recevais des missions de temps en temps. J'ai encore ces petits papiers où l'on marquait notre nom, l'endroit où on devait aller, l'heure aussi, d'autres papiers sur lesquels il y avait l'aigle du Reich ont disparu ...

Au mois de juin, je suis allé avec une autre personne déblayer une bergerie en face du chemin de Tolleville près du château de Beuzeval. Il fallait dégager les moutons. Un chasseur bombardier américain avait mis en flammes une Volkswagen avec un officier allemand. On est allés en bicyclette. Dès qu'on entendait un bruit de moteur d'avion on se fourrait dans les fossés.

Une autre fois, en juillet ou août, j'ai eu une mission avec un collègue qui avait donné mon nom à la mairie car il ne voulait pas y aller seul. On est allés à Grangues en vélo : il fallait porter un colis de guerre envoyé par la Croix-Rouge de Genève à des prisonniers. Arrivés au château, on a vu deux immenses planeurs, un dans un champ avant la route et un autre qui était debout devant les dépendances du château. On ne savait pas encore que les SS qui étaient là dans le château avaient fusillé les parachutistes.

Le curé d'Houlgate, le chanoine Lajoye était un ancien de l'artillerie. On entendait souvent les tirs d'artillerie et quand il entendait l'explosion il nous disait ça c'est le départ de l'obus. Mais nous on lui répondait que non, c'était l'arrivée. Un jour, on est montés avec lui et on a regardé les cuirassés Nelson et Ramsay qui étaient là à 3 ou 4 miles de la rive en face des batteries. On était face aux bateaux. On voyait d'abord un gros nuage de fumée avec une gerbe de feu qui sortait des canons et après seulement on entendait un gros boum. Nous on était à 300 ou 400 mètres du point d'impact, le bruit du départ nous arrivait seulement après, la vitesse du son jouait son rôle !

Les victimes civiles à Houlgate ont surtout été touchées par de petits obus parce qu'ils n'étaient pas conçus pour faire de gros dégâts mais beaucoup d'éclats. Entre autres il y avait un petit bureau, l'obus a touché le toit de la maison qui a été très peu endommagé mais un de mes copains a été décapité et le secrétaire de mairie qui avait son bébé dans les bras a été tué avec son enfant.

Il y avait des gens qui faisaient de la Résistance sans faire vraiment partie de réseaux. En face de chez moi, il y avait un coiffeur Gaston Lecour, il était au Parti Communiste et avait travaillé à l'usine de Dives, il a arrêté, envoyé à Dachau et il est mort à Dachau. Son voisin Maurice Jouanneau prenait tous les jours son café avec un soldat allemand au bar du Calvados. Un jour, quand le débarquement a eu lieu, il lui a dit « *vous êtes foutus* ». L'allemand l'a emmené avec lui voir un commandant qui se trouvait dans la vallée, on ne l'a plus revu, on a appris qu'il avait été fusillé avec un groupe de personnes arrêtées, peut-être à Saint-Pierre-du-Jonquet ? On ne l'a jamais retrouvé.

Le 21 août au matin, lorsque nous nous sommes aperçus que dans les rues il y avait des brouettes avec une roue cassée, des charrettes avec une roue en moins, et que les allemands avaient laissé un sac, une valise éventrée, ... tout était calme, trop calme, c'était la retraite ! Il y avait un silence de mort et il ne se passait rien ... Vers 13 heures, le premier soldat belge que j'ai vu arriver à Houlgate, je suis allé au-devant de lui. J'ai vu qu'il n'était pas habillé en vert. Il s'est arrêté devant le Bar Normand. Je lui ai dit quelques mots en anglais, il m'a répondu « *tu peux parler français, je parle français comme toi. Je m'appelle Monsieur Meunier, j'étais dans la légion étrangère ? Il y a des allemands ?* » J'ai répondu qu'ils étaient partis. J'ai appris plus tard qu'il s'appelait Marcel et qu'il était de la province de Liège. Puis quelques belges sont arrivés avec un sous-officier, Georges Pire, il m'a demandé l'Hôtel de ville, je les ai conduits devant le monument aux morts. A l'époque il y avait un petit parc. Il n'y avait personne, alors ils se sont soulagés de leurs armes qui étaient très lourdes, il faisait très chaud et ils avaient des vêtements chauds. Les postes de radio étaient lourds ! On regardait du côté de Villers et là on a vu descendre un peloton de cyclistes allemands devant nous et ça y allait ! Ils pédalaient vers Auberville, ils ne traînaient pas. Un belge les a mis en joue et le sous-officier Pire lui a dit « *non, halte au feu, tu ne tires pas, on les retrouvera* ». Les belges sont montés à pied en colonne, moi je ne suis pas monté. Vers 17 heures 30, on a appris qu'ils étaient tombés sur un point de résistance et qu'ils ont été tués dans une ferme là-haut. Il y a eu 5 soldats belges tués sur le coup et

un sixième est mort le lendemain. Il devait y avoir une mitrailleuse au fond d'une cour et ils ont tous été fauchés. Le cimetière avait été complètement bouleversé par les bombardements et il y avait un cimetière provisoire. Les 5 belges morts ont été enterrés là, sans cercueil, dans une simple couverture ou une toile de parachute. Début septembre, après la libération de Bruxelles le 4 septembre, les corps ont été rapatriés en Belgique dans les communes d'origine des soldats.

Des gens habitaient sur les hauteurs et il y avait une femme que tout le monde connaissait ici, Adèle. Elle était d'origine hongroise et elle était gardienne d'une villa d'un parisien. Elle était sympathisante avec les allemands qui allaient souvent chez elle et c'était une bonne partie de rigolade. Lorsque les gens de son quartier ont appris que les belges avaient été tués dans une embuscade, il a été dit que c'était elle qui avait annoncé aux allemands la présence de soldats belges dans la ville d'Houlogate et qu'elle était à l'origine du départ précipité des allemands et du peloton cycliste qu'on avait vu. On lui reprochait cela mais surtout son attitude vis-à-vis de l'occupant. A Dozulé il y avait un tribunal militaire, et il a été décidé d'aller la chercher. Beaucoup de gens sont allés la chercher avec des fusils, pas moi, et elle a été arrêtée, elle a été gardée dans la prison située dans les sous-sols de la mairie à Houlogate. C'était vers le 25 août, deux à trois jours après son arrestation, elle a été emmenée à Dozulé. Le bruit a couru qu'elle serait pendue mais elle a réchappé. Une note du Général de Gaulle est arrivée qui demandait l'arrêt des tribunaux d'exception et que ça passerait par la justice qui serait établie.

Un menuisier de Houlogate a fait une passerelle sur le canal là où il y a le laboratoire Létard. Il n'avait pas de bois mais on lui a dit de prendre les bastaings, les madriers chez Houchard, qu'ils étaient réquisitionnés. Et il a fait la passerelle sur le canal. Le canal était plus difficile à traverser car la Dives elle baisse parce qu'il y avait les marées, le canal, lui, restait profond et il y avait toujours de l'eau.

Après la libération de Houlogate, j'ai pris les armes, pas le premier jour mais dès que j'ai su que des soldats belges avaient été tués. Mon père a cherché après moi. Je suis parti plusieurs jours et vers le 26 ou 27 août, j'ai franchi la Dives à gué, à pied accompagné de deux houlgatais, Pierre Adjacent et André Terastich, le père et une douzaine de prisonniers allemands. Ils attendaient et s'étaient rendus ; on les ramenait aux belges qui étaient de l'autre côté de la Dives. Sur la Dives il y avait une planche, pas très large, les belges nous ont dit de laisser les prisonniers franchir l'eau sur la planche et nous on devait les tenir en joue. Et on est passés dans l'eau jusqu'au cou ...

Pour le retour, un lieutenant, il s'agissait peut-être du lieutenant Jacob, m'a dit qu'on ne pouvait plus traverser car la mer montait. Il y avait un charroi qui partait. Comme il y avait eu des morts à Houlogate (ils étaient 6 morts à Auberville, 2 à Trouville et un divais Lefèbre, le commandement allié avait envoyé de grosses ambulances 4X4 lourdes. Ce charroi était prêt depuis la Dives jusqu'à l'église. Le lieutenant nous a dit de le rejoindre pour aller à Houlogate. On est passés par la Brèche-Buhot, là il y avait un énorme grillage tendu sur des pieux métalliques, les chenillettes anglaises avaient sauté là, il y avait eu des morts et la route jusqu'à Varaville était minée. Les anglais avaient mis la route avec un fort grillage et les ambulances avançaient, elles dodelinaient. On est passés devant l'église de Varaville qui avait été rasée, puis nous sommes allés jusque l'arbre Martin. Là, on nous a fait descendre sur Bréville les monts mais le soldat belge qui nous avait dirigés par là, on l'a revu car ce n'était pas la route. Ils nous ont fait aller sur Caen, on est allés jusqu'à Colombelles et là on nous a fait encore remonter vers l'Arbre Martin. La même estafette nous a fait aller vers Troarn, A Troarn, les ponts étaient sautés, il a fallu aller jusque Janville et là, il y avait un pont provisoire composé de bateaux côte à côte sur la Dives et enfin Dozulé et Putot pour retourner sur Houlogate. On a fait 93 km pour aller de Cabourg à Houlogate Quand j'y repense, c'était une sacrée pagaille !!!

En Octobre 44, j'ai appris qu'ils cherchaient du monde pour relever l'usine qui avait été bombardée. On nous avait donné des outils et une échelle. Il y avait une centrale électrique que les allemands avaient fait sauter mais une plus ancienne fonctionnait encore et fournissait du courant. Les toits en verre qui étaient cassés ont été remplacés par des tôles. Dès que j'ai eu 17 ans, je me suis engagé dans l'armée ...